

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 15 JUIN, 1866. No. 18

## AUVERGNE ET PIEMONT.

— Vie longue et brève, dit la jeune fille en examinant la main du chevalier; tu l'as passé souvent à côté du bonheur sans l'arrêter.

— Longue et brève!! Oh! mystère inexplicable!! s'écria d'Acigny en riant.

— Longue par les jours, brève par ceux que tu emploies utilement.

— Par la sambleu! docteresse de mon cœur; la vérité toute nue sort de ta bouche. Allons, j'ai mon compte pour le passé; dévoilons un petit coin de l'avenir maintenant.

— On s'a aimé sans que tu aimes; tu aimeras sans être aimé; le cœur est bon, mais oublieux.

— C'est le tien qui est oublieux; ma jolie sorcière, car tu parais ne pas me reconnaître.

— Jumélie ne vous a pas oublié, dit la jeune fille reprenant sa joyeuse expression; elle veut le prouver aux seigneurs francs.

— Allons, c'est bien... Mais si vous voulez nous prouver votre reconnaissance, vous retournerez à Cassel. Vous êtes encore convalescente, vous avez besoin des soins de Mme Hanser!

— Oh! j'aime mieux... dit la jeune fille en hésitant.

— Quoi?... aller à Cologne? Non, croyez-moi; Cologne est loin. D'ailleurs ce n'est pas le moment, retournez à Cassel, je le veux.

Le visage de la zingale s'assombrit d'une expression de tristesse; elle resta quelques moments rêveuse.

— "J'obéirai, dit-elle enfin; je partirai demain; Jumélie ne te reverra plus, seigneur, mais elle n'oubliera jamais." Elle s'éloigna; et bientôt sa taille fine et svelte disparut dans l'ombre qui couvrait déjà la route de Holsdorf.

Le chevalier se tourna vers son ami en se croisant les bras, et le regardant d'un air de pénétration comique.

— "Ah ça! double traître, m'expliqueras-tu comment il se fait qu'elle sache ton nom, que tu saches le sien, que..."

— Rien n'est plus simple et je ne mérite en rien ce reproche de duplicité. La veille de notre départ de Cassel, je suis allé voir Mme Hanser pour m'assurer que cet enfant ne serait pas abandonné avant son complet rétablissement.

— Ah! mordieu! moi qui l'avais complètement oubliée... Tu l'as donc vue?... lui as-tu parlé de moi?

— Ma foi je n'en sais rien, mais que t'importe?

— Comment! que m'importe? Je tiens beaucoup à ce qu'elle ne m'oublie pas; dans ses prières... Peste! elle est aussi jolie fille! Je vois..."

Le chevalier se disposait à courir après Jumélie, il en fut empêché par un éclat de rire de son ami.

— Qu'as-tu donc à rire?

— "Belle Jumélie! je me nomme le chevalier d'Acigny, et je ne fus pas moins vertueux que mon ami de Lourmel, qui vous a empêché de dépasser sur la route." Tu seras très plaisant en tenant ce petit discours à notre diseuse de *bagi*, dit le comte en riant plus fort.

— C'est vrai; c'est assez ridicule. Cet animal de Lafleur qui m'a laissé oublier tout cela! Tant pis pour lui! je l'enverrai demain à Holsdorf avec un joli présent.

— Crois-moi, finissons la cet assaut de philanthropie qui deviendrait tout

de bon ridicule. Juméli est une jolie fille, mais c'est une bohémienne; quand on a fait pour ces gens-là ce que l'humanité commande, on les laisse à leur destinée.

Les deux amis, que les occupations de la journée avait fatigués se retirèrent dans leur tente.

— Allons debout ! la diane est sonnée depuis longtemps : on va partir.

Le chevalier s'habilla à la hâte en pestant contre Lafleur; les tentes étaient déjà abattues, Auvergne aux frangs, les faisceaux rompus; et, il comme si l'on n'eût attendu que la présence de d'Acigny pour se mettre en route, à peine il eut rejoint sa compagnie, que les bataillons se formèrent en colonnes de marche et prirent le chemin de Calderen.

La route est charmante; de Holsdorf à Calderen; elle longe à chaque instant l'Edder; un rideau de grands arbres la sépare de cette jolie rivière, ajoutant une grâce aux horizons lointains qu'on découvre à chaque pas.

Il est probable que le souvenir de Juméli ne troubla pas le sommeil du chevalier; car il dormait à poings fermés lorsque Henri le tira par le bras au lever du soleil.

Bientôt les rangs se désunirent, les colonnes s'allongèrent. Chacun jeta son fusil sur l'épaule, et les chanteurs passèrent en tête des files ouvertes qui tenaient les deux côtés de la route. Ils entonnèrent un de ces refrains dont la mesure, réglée sur la cadence du pas militaire, fait oublier la fatigue et donne à la marche un entrain joyeux.

Une! deux! gauche! droite!

Joli capitaine, d'ou revenez-vous!

Jé m'en reviens de Riandre.

Et je retourne chez nous.

A une lieue de Holsdorf, le chevalier vint rejoindre Henri qui marchait avec sa compagnie de grenadiers.

Ce pauvre chevalier dit Henri.

— Oh! je n'en aurai pas le démenti! c'est de ta faute, aussi, pourquoi ne m'as-tu pas éveillé plus tôt? Sournois! C'était peut-être avec intention?

— Tu es fou, chevalier je te l'ai déjà dit.

— Ah! mais!... Pardieu! je ne me trompe pas... tiens, regarde! Lafleur n'aura pas à aller si loin.

Henri jeta un regard dans la direction que lui indiquait le chevalier, et vit Misère qui suivait pas à pas un grenadier, avec la confiance et la satisfaction de tout honnête chien qui a enfin trouvé la société vers laquelle l'attirent ses sympathies.

— Juméli doit être ici! s'écria d'Acigny.

En effet, la zingale était là; elle marchait d'un pas alerte et résolu; sa taille mignonne disparaissait entre deux gigantesques grenadiers.

M. de Lourmel éprouva de l'humeur en voyant si peu d'obéissance. Il s'approcha d'elle et lui dit assez brusquement:

— Encore ici; Juméli? n'avez-vous pas compris ce que je vous ai dit hier?

— Si, Juméli a compris, seigneur, mais... mais elle a cru que tu te fâcherais pas, répondit-elle d'un ton d'enfant surpris en faute.

— Vous vous trompez; je suis faclé... reprit le comte; que cette espèce de résistance irritait.

Juméli leva les yeux sur le jeune homme, avec une expression suppliante qui le toucha.

— Voyons, ma chère enfant, reprit-il d'un ton plus doux, que voulez-vous faire? Suivre un régiment est une promenade un peu trop rude pour vous.

— Les Romans marchent bien!

— J'en réponds, dit un des grenadiers; je l'ai vue pendant l'étape d'hier; elle n'y a pas un chasseur d'Auvergne capable de lui damer le pion!

Il est vrai que son bagage ne la gêne pas; le grenadier fit ce geste indésirable par lequel le fantassin relève le havre-sac pour soulager ses épaules endolories.

— Seigneur, si ne me renvoyez pas, s'écria Juméli, les soldats sont bons pour la Calé! Je n'ai jamais tant gagné qu'hier.

— Ils étaient riches hier; ce matin leur bourse est vide; et puis la guerre est la-bas!

— Je veux y aller aussi.

— Sauf votre respect, mon capitaine, dit le grenadier qui s'était établi le protecteur de Juméli; on pourrait l'enrôler.

comme vivandière, à la place de Margot qui nous a quittés.

Un murmure d'assentiment qui courut sur toute la ligne fut une véritable ovation pour la bohémienne et surtout pour le barbet.

— Pardien ! la Miraille a raison ! s'écria d'Acigny. Comme elle portera la cocarde et la veste galonnée ! Je me charge de l'uniforme.

— Ah ! seigneurs francs, ne me renvoyez pas s'écria la jeune fille, fortée de ce nouvel appui. Juméli n'est ni peureuse ni gênante ; elle est heureuse près de vous.

— Non, cent fois non ! dit le comte en s'arrêtant pour forcer Juméli à s'arrêter elle-même.

La zingale resta immobile, jetant un regard de tristesse sur les grenadiers qui passaient près d'elle, chacun d'eux emportant une parcelle du peu d'espoir qui lui restait encore.

J'y retrouverons Madeloine.

Avec qui que nous nous aimons, disaient les voix de chanteurs qui s'éteignaient dans l'éloignement.

— Puisque vous le voulez, messieurs, dit M. de Lourmel, bonne chance à la vivandière.

— Allons donc ! ce sera la plus jolie de l'armée, dit le capitaine Saint-Firmin ; Piémont en crévera la jalousie.

Cette considération mit fin à toute discussion. Juméli et le barbet furent autorisés à suivre le régiment d'Auvergne à Cologne où l'on aviserait à les incorporer plus régulièrement.

## VI.

Le 30 septembre, le marquis de Castries arriva à Cologne où il devait concentrer les troupes confiées à son commandement.

Tous les rapports confirmaient la nouvelle de mouvement militaires sur la droite de l'armée anglo-hanovrienne. On avait la certitude que beaucoup de grosse artillerie était dirigée vers le Rhin, sous les ordres de M. de Blukshourg. L'ennemi songeait à faire un siège.

Il n'y avait plus rien à craindre pour Cologne. Elle avait sa garnison, elle devo-

nait le point de réunion d'un corps d'armée ; il s'agissait de Wassel.

Malgré sa position importante sur le Rhin, cette place était mal défendue. Cependant M. de Castella, qui y commandait, était un homme sur lequel on pouvait compter. Mais il n'avait qu'une faible garnison de sept cents hommes, dans lesquels il fallait compter un dépôt de quatre cents malades ou convalescents. A ces causes, le gouverneur de Wassel avait écrit à M. de Castries en lui promettant de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ajoutant qu'il était urgent de lui envoyer quelques renforts, des vivres et munitions dont il manquait.

M. de Castries résolut alors de consacrer les quelques jours pour réunir les troupes, dans Wassel en attendant mieux ; et, comme le cours du fleuve lui offrait un moyen de transport sûr et rapide, il détacha aussitôt à Dusseldorf le comte de Chabo, avec les chasseurs de Fischer, en lui donnant pour mission de s'emparer de tous les bateaux qu'il trouverait sur le Rhin.

Ces préparatifs demandaient quelques jours, de sorte que les régiments, à mesure qu'ils arrivaient à Cologne, reçurent l'ordre de s'établir au camp Piémont et Auvergne seuls, en vertu de leurs privilèges comme plus anciens corps, furent logés dans l'intérieur de la ville : Piémont dans New-Markt, Auvergne dans Alt-Markt. Le marquis espérait que ces deux régiments, habitant des quartiers aussi éloignés et séparés par toute la largeur de la ville, passeraient tranquillement les quelques jours de cette inaction forcée.

Au reste, l'ordre du jour sur le duel et la diversion produite par l'entrée en campagne avaient imposé silence à ces haines. La scène qui s'était passée au souper de M. de Castries, toute injurieuse qu'elle fût pour Auvergne, n'avait été suivie d'aucune provocation. Elle était oubliée du plus grand nombre ; un seul peut-être y pensait encore, c'était M. de Lourmel.

Ce sanglant outrage, le jeune homme avait compris que lui seul en était le prétexte. Il ne pouvait plus vivre en vain il appelait à son aide le souvenir de Gabrielle. Il succombait sous le

pois de sa honte. En cette disposition d'esprit, la solitude est affreuse, et le comte accepta avec empressement la proposition que lui fit son ami, de venir loger dans la meilleur hôtel de la ville, où ils passeraient le temps de leurs mieux.

Pendant que leurs gens procédaient à leur installation, ils sortirent pour aller visiter Cologne plutôt par respect humain, que pour satisfaire une curiosité qui n'existait pas en eux.

Ils visitèrent la cathédrale, sa collection de grandes et de petites reliques, ses vitraux, ses richesses de tous genres; et... se promirent, s'ils étaient encore de ce monde de revenir la voir lorsqu'elle serait terminée.

Ils saluèrent le vieux Rhin en se plaignant que M. le maréchal les retint au rivage.

Ils allèrent du pont de bateaux à la place New-Markt admirer la maison du chevalier Mengis d'Adocht.

Pendant que leur guide leur racontait la légende qui explique la présence des deux têtes de chevaux passant par les croisées de l'étage supérieur, un capitaine de Piémont passa près d'eux.

C'était M. Béchet de Biarge, celui dont l'exemple avait entraîné les camarades au moment du toast porté par le marquis de Castries.

Les trois officiers se saluèrent avec hauteur. A l'aspect de ces traits flétris, de ces yeux railleurs, de cette lèvre insolente, Henri de Lourmel eût grand-peine à se contenir.

Un soupçon traversa son esprit comme un éclair. N'était-ce pas là son véritable et plus cruel ennemi ?

Aussitôt, quelques circonstances presque oubliées lui revinrent en mémoire.

M. de Biarge était de noblesse incertaine. Son père était un traitant il avait obtenu du roi des lettres de noblesse pour quelques services financiers. Béchet, tout gonflé de sa nouvelle importance, avait griffé de Biarge sur Béchet, et trouvant que son nom avait ainsi fort bon air, il s'était cru aussi noble que le roi.

Il avait élevé son fils unique dans ces idées. Fortune immense, orgueil insensé, entourage de parasites flatteurs, débauchés c'était plus qu'il n'en

fallait pour gonfler outre mesure M. de Biarge.

Entré au service dans Piémont, il avait eu accès auprès du marquis de Castries qui, étant alors brigadier, avait déjà ce régiment sous son commandement. La beauté de Gabrielle avait séduit M. de Biarge. Il avait conçu la pensée de demander sa main, espérant, par cette alliance avec une famille ancienne, assurer sa position dans le monde en s'assurant la possession d'une charmante femme.

Mais il avait essuyé un refus que ses habitudes de débauche, et son caractère bien connu de M. de Castries eussent suffi pour lui attirer, lors même que l'union de Gabrielle et de Henri n'eût pas été arrêtée depuis longtemps; malgré les formes jolies dont ce refus était entouré, M. de Biarge en avait conçu une grande irritation.

A mesure que ces souvenirs revenaient au comte de Lourmel, le jour se faisait dans son esprit : ces faits s'étaient passés à peu près à l'époque de la mort de M. Foncolombe, et l'on pouvait admettre que la passion de la vengeance avait été la cause de la calomnie, et le plus puissant agent de ce déchaînement de colères. Ces pensées cruelles, mais qui ne laissent rien dans l'ombre, apparaissent un peu à l'acreté de sa douleur. Il eut enfin l'espoir suivant cette piste, de trouver un ennemi qu'il pût atteindre, et celui-là il se promit de l'écraser.

Le lendemain, Henri écrivit une lettre à Mme de Castries et à Gabrielle.

A quelques jours de là, le bataillon de d'Acigny avait pris le service; et le comte de Lourmel, assez désœuvré, se promenait seul par la ville; il rencontra le chevier d'Assas.

Il y avait une grande sympathie entre les deux officiers; elle était due à la conformité de leurs caractères et de leurs goûts.

Ils traversèrent le Rhin sur le pont de bateaux, et, bras dessus bras dessous, allèrent jusqu'au Deutz.

A peine entrés sous les platanes, ils furent attirés par un orchestre qui jouait un de ces délicieux motifs de walse, dont la musique d'outre-Rhin a gardé le secret. Ces accords partaient d'un café voisin. Le propriétaire, pour

attirer la foule, avait eu l'heureuse idée de louer une troupe de musiciens allemands. D'Assas témoigna le désir d'entrer dans la Lust-hauss, et de Lourmel, pour ne pas le quitter, y consentit, quoique depuis sa malheureuse affaire avec M. de Font-Colombe, il évitât les endroits publics.

Ils prirent place assez près de l'orchestre, à une petite table, d'où ils avaient la vue splendide de Cologne se reflétant dans les eaux bleues du grand fleuve. Peu d'instants après, de Biarge, de Montclair et quelques autres officiers de Piémont entrèrent dans le jardin.

Il y avait foule ; toutes les tables étaient prises ; une seule restait vacante près de celle occupée par d'Assas et Henri. Les officiers de Piémont vinrent s'y placer.

Dans un corps d'armée en campagne, jamais les imaginations ne travaillent autant que dans les jours d'inaction. L'impatience est dévorante ; chacun fait des suppositions ; on attend les événements avec une vague inquiétude. Il n'y a pas alors d'ateliers de modistes, de réunions de spéculateurs à la bourse, où les nouvelles les plus absurdes s'élaborent et se propagent plus facilement. Le matin, c'est un corps d'armée surpris et taillé en pièces ; à midi, le même corps d'armée a remporté une victoire signalée ; le soir, les déserteurs ont livré les plans de l'ennemi ; on doit partir dans la nuit, le surprendre au point du jour ; le lendemain, tout est changé ; on sait pertinemment que des espions se sont glissés au milieu du camp ; on ne saurait avoir trop de défiance ; il est peut-être déjà trop tard pour remédier au mal.

Le corps d'armée de M. de Castries n'était pas plus que les autres exempt de ces frissons nerveux. Le cancan militaire de la journée était la prétendue découverte de quelques espions.

C'était aussi le sujet de la conversation des officiers de Piémont, lorsqu'ils entrèrent dans le jardin de la Lust-hauss.

Le bruit de l'orchestre couvrait d'abord leurs voix ; mais peu à peu ils se mirent au diapason, et, sans souci de gêner leurs voisins, ils parlèrent assez

haut pour que tout le monde put les entendre.

— Fadaïses, que tout cela ! dit l'un d'eux. Ce sont des épouvantails fabriqués à plaisir.

— Crois-moi si tu veux, dit un autre, mais je le tiens de bonne source. Wormser, le mestre de camp d'Alsace, l'a dit ce matin à de Montans, et c'est Alsace qui était hier aux postes avancées.

— Des espions ! Il fallait les pendre, reprit le premier ; et c'est ce qu'on n'eut pas manqué de faire si cela était vrai.

— Il n'y a rien d'incroyable dans ce que nous conte de Lavergne, dit de Biarge. On n'est pas assez sévère pour les espions ; aussi ils se glissent partout : on en trouve là même où l'on y pense le moins. Qui sait s'il n'y en a pas en ce moment qui nous écoutent ?

Soit hasard, soit intention, les yeux de Biarge se fixèrent sur le comte de Lourmel.

Celui-ci avait éprouvé un sentiment de vive contrariété, presque de colère en voyant si près de lui l'homme que, depuis quelques jours, il croyait être fermement son ennemi. Il entendit ces mots, il vit ce regard, il resta calme, encore malgré le feu qu'il sentit circuler dans ses veines.

— Vous êtes fou, Biarge, reprit Montclair à demi-voix ; il n'y a autour de nous que des officiers.

De Lourmel sentit tout son sang lui monter au cœur ; il fut sur le point de se lever. D'Assas lui prit la main et l'arrêta.

— Monsieur de Biarge, dit-il alors d'une voix qu'il cherchait à rendre calme, mais que l'indignation faisait trembler, épargnez-nous, de grâce, vos vaines fanfaronnades.

De Lourmel se tourna vers les autres officiers de Piémont, il leur dit quelques mots qui furent couverts par le bruit de l'orchestre. Mais le rire dédaigneux dont ils furent accompagnés suffisait seul pour en faire une insulte.

Un nuage passa sur les yeux de Henri, tous ses soupçons lui revinrent à l'esprit avec plus de force que jamais. Le corps penché en avant, retenait son souffle, et s'efforçant de comprimer les

battements de ses artères, il concentrait toutes ses facultés dans celle de l'ouïe. Soit réalité, soit erreur de son imagination surexcitée par la calomnie, par la vue de celui qui en était l'auteur, il crut entendre un mot, un seul, mais clair, aigu, mortel comme le sifflement d'une flèche empoisonnée. C'était le mot : *Assassin !*

Il se leva, comme eût fait un ressort d'acier, pâle comme un spectre, les dents serrées, effrayant à voir : il écarta d'Assas qui cherchait à le retenir, et alla droit à de Biarge.

« Vous êtes un lâche calomniateur, lui dit-il. Je mourrai, soit ! mais avant, je vous tuera. »

Il le souffleta.

Aussitôt, vingt épées sortirent du fourreau ; les officiers d'Auvergne et de Piémont, qui étaient disséminés dans le jardin, accoururent tous ; la Lusthauss se remplit de tumulte. Ceux des assistants qui étaient désintéressés dans la question s'écartèrent avec effroi, renversant les tables et les chaises, et formant un vaste cercle qui allait devenir le théâtre d'un engagement général.

« Arrière, messieurs, cria de Lourmel d'une voix tonnante, nous sommes devant l'ennemi ; nul autre que monsieur et moi n'a le droit de tirer l'épée. Il y va de la vie, entendez-vous ! »

D'Assas, de Montéclar et quelques autres se jetèrent entre les deux partis, et parvinrent à faire rentrer les épées au fourreau.

L'insulte de part et d'autre était trop grave pour songer à un retard. Derrière la Lusthauss s'étendait un petit verger entouré de haies, discret comme une tombe et propre de toute façon à servir de champ-clos. Les deux adversaires et leurs témoins s'y rendirent aussitôt ; on mesura leurs épées qui se trouvèrent de même longueur ; ils mirent habit bas et tombèrent en garde.

Il y eut un moment d'anxiété solennelle. On n'entendait que le froissement du fer contre le fer. Les témoins respiraient à peine, et se sentaient pleins de cette pitié profonde qu'on éprouve pour celui qui n'est que le soir de mourir. Les deux minces carrelats se suivaient, se tordaient, s'enveloppaient comme deux serpents au soleil.

Les yeux ardents, les veines du front gonflées, de Biarge attaquait avec l'aveugle impétuosité que donne un ardent désir de vengeance. Henri, impassible comme le châtimeur, restait calme devant cette colère ; il suivait des yeux la pointe au devant de sa poitrine, parant par des contres, sans jamais s'écarter de la ligne, et attendant qu'une faute de son adversaire lui permit d'attaquer à son tour. Enfin, sur un coup de seconde, porté avec une incroyable furie, il lia le fer, se fendit, et son épée disparut jusqu'à la garde dans la poitrine de Biarge.

Il se releva, jeta son arme sanglante, regarda d'un œil sec le corps qui, tombé sur la face se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, et se tournant vers les officiers d'Auvergne, leur tendit ses deux mains qu'ils serrèrent à l'envi.

Mais il y eut alors un moment de trouble et de confusion indécible. Tous voyait combien la position du jeune comte était grave. La loi martiale est impitoyable ; il avait encouru la peine de mort. Une prompte fuite était le seul moyen de s'y soustraire : chacun la lui conseillait, lui faisait, les offres de service, le suppliait de ne pas différer. Il fallait se hâter, trop de monde avait été témoin de ce duel pour qu'il pût rester secret même un instant.

En effet, il était déjà trop tard.

M. du Roure, major au régiment de Normandie, entra dans le jardin de la Lusthauss, à la tête d'un piquet de soldats. Il alla droit à Henri, qui était resté calme au milieu du tumulte comme devant la mort.

« Votre épée, lui dit-il. »

— La voici, monsieur, dit Henri en lui montrant l'arme, qui était encore auprès du corps inanimé de de Biarge ; sur mon honneur, c'est la première fois qu'elle se teint de sang français. D'Assas, ramassez-la, je vous prie, je ne veux plus y toucher. »

## VII.

Sur l'ordre de M. de Boisclairéau, qui commandait la place, Henri fut reconduit à son logement, où il devait garder les arrêts, en attendant que le major-général eût donné des ordres à son égard.

D'Assas resta près de lui.

Quelques moments après, le marquis de Castries et le comte de Rochambeau entrèrent dans son appartement.

L'oncle et le neveu tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent longtemps saisis, pour voir se dégager de cette étreinte. Enfin, M. de Castries, se jetant dans un fauteuil et couvrant son visage de ses deux mains, s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« Malheureux enfant ! qu'as-tu fait, tu t'es jeté du haut des murs sur les murs ? »

« Mon père, répondit Henri, j'ai fait le sacrifice de ma vie, pour venger mon honneur. »

« Tu vois, tu n'avais pas le droit d'en disposer ; elle appartient à ta vie, à ceux qui l'aiment. Insensé ! Oublies-tu donc dans quel abîme de douleur tu vas nous plonger ? Ma fille ! ah ! ma pauvre Gabrielle ! »

« Ce nom cher, un changement complet se fit dans l'attitude de M. de Bourmel. Depuis le moment où il avait provoqué M. de Barge, il semblait n'être conduit que par une sorte de fatalité. Mais la froideur avec laquelle il avait assisté au drame sanglant qui avait suivi sa provocation, parut se fondre au nom de celle qu'il aimait ; deux grosses larmes rouillèrent dans ses yeux ; il les conta, mais d'une voix émue. »

« Ne prononcez pas ce nom, mon père, vous m'ôtez tout mon courage, dit-il. Oui, je suis bien coupable de l'avoir oublié. Dieu l'a voulu, sans doute ? Promettez-moi qu'elle ne s'aura jamais que je meurs pour avoir manqué à mon devoir. »

Après un silence effrayant :

« Mon fils, reprit M. de Castries, mon cher enfant, »

Puis se tournant vers les deux officiers qui partageaient son émotion :

« Pardonnez-moi cette faiblesse, messieurs. Hélas ! ce jeune homme était l'objet de toute ma tendresse, de toutes mes espérances, et... il meurt. »

Allons, je me fie à vous : vous êtes des hommes de cœur, vous me comprenez. Emmenez-le bien loin ! qu'il disparaisse, sans tarder. Demain, il ne serait plus temps. »

« Non, non, mon père, s'écria le jeune homme, il ne faut pas que nous

oublions, vous et moi, notre devoir. Un pareil oubli coûterait encore peut-être trop de sang. Il faut obéir. »

Le marquis baissa la tête. M. d'Assas et de Rochambeau restaient silencieux.

« Pas même cette ressource, dit le vieux général en se laissant retomber avec accablement. »

Les deux témoins de cette douleur déchirante, se tenaient à l'écart, jetant des regards de compassion sur le groupe que formaient le marquis et son neveu qui lui serrait les mains avec tendresse. Ils étaient pleins de pitié pour ce jeune homme et pour ce intrépide capitaine qui pleurait.

« Mon général, dit enfin le jeune d'Assas, pourquoi désespérer ainsi. La cause de M. de Lournel était juste. J'affirme, et bien d'autres l'affirmeraient avec moi, qu'il n'a fait que céder aux provocations les plus injustes et les plus inattendues. »

Le marquis leva vers le chevalier un visage bouleversé et sillonné de larmes, et lui dit d'une voix lente :

« Ah ! monsieur d'Assas, vous ignorez quels ordres rigoureux j'ai reçus pour réprimer toute querelle. C'est un conseil de guerre, il y va d'une condamnation à mort dans les quarante-huit heures. Pour ôter tout prétexte d'indulgence, aucun des membres du tribunal ne doit être pris dans le régiment du coupable. Le roi, lui-même, en cette circonstance, a renoncé au droit de prononcer à l'égard des officiers, s'il y a lieu de les mettre en jugement. »

« Cependant, il est certains cas où la loi elle-même doit reculer, sous peine de ne plus être juste. Le duel de M. de Lournel est de ce nombre. A mon avis, il ne peut s'éloigner sans donner prise à de nouvelles citations ; s'il reste, on hésitera à le condamner. »

« D'ailleurs, monsieur le marquis, reprit le colonel de Rochambeau, s'il était nécessaire, n'avez-vous pas de longs et brillants services qui plaideront en faveur de votre neveu. Sa Majesté n'a pas renoncé au droit de grâce. Espérons. »

« Vous avez raison, colonel, dit M. de Castries un peu calme, c'est surtout



dans la bonté du roi que j'espère. Merci, merci, monsieur d'Assas, de m'avoir rappelé qu'un gentilhomme et un soldat doit, en toute circonstance, mourir à son poste."

Il tendit la main à d'Assas, qui la serra avec respect. "Vous avez assisté à cette malheureuse affaire, racontez-la-moi dans tous ses détails!"

D'Assas raconta les faits qui s'étaient passés à la *Lust-hauss*. A mesure qu'il s'étendait sur la patience que M. de Lourmel avait d'abord opposée aux provocations de M. de Biarge, la figure du marquis reprenait une expression de sérénité. Lorsque le chevalier en vint à dire que le mot *assassin* seul avait déterminé l'explosion d'un courroux long-temps contenu, il s'écria :

"Ah! s'il est vrai, grâce à Dieu! tout espoir n'est pas perdu, car ni roi, ni gentilhomme, ni soldat ne pourra condamner le châtiment d'une aussi infâme calomnie. L'avez-vous entendu? dites? Parlez, je vous en conjure."

La vérité m'oblige à dire que, personnellement, je ne l'ai pas entendu, répondit d'Assas avec hésitation. Je ne puis en parler que sur le témoignage du comte de Lourmel. J'étais assez éloigné de M. de Biarge qui, en ce moment avait baissé la voix en se tournant vers les autres officiers de Piémont.

— Quels étaient ces officiers?

— Il y avait M. de Montéclar, de Trestondam, Dauphin, Mallaru et Lavergne.

— Ce sont d'honorables gens, et leur témoignage serait d'un grand poids pour disculper le comte.

— Je ne doute pas qu'ils ne soient prêts à le donner s'ils ont le moindre sentiment d'honneur, dit d'Assas.

— Mais toi même, Henri, reprit le marquis en s'adressant à son neveu. Peux-tu affirmer que M. de Biarge se soit laissé emporter à une insulte aussi grave?

— Sur mon âme, j'ai cru l'entendre, répondit le jeune homme; mais que sais-je? La vue de cet homme, ses allusions insolentes sur celui qu'il savait être mon ami, m'avaient mis hors de moi-même. D'ailleurs, vous savez quel soupçon j'avais conçu sur lui depuis le

souper que vous nous avez donné avant notre départ de Cassel. Cet homme était mon ennemi, j'en ai la conviction, et si la calomnie aujourd'hui n'a pas été sur ses lèvres, elle était dans ses yeux et dans son sourire arrogant.

— Je pense qu'il serait bon de nous assurer à l'avance de la mémoire de messieurs de Piémont, dit le comte de Rochambeau; si, vous permettez, mon général, je chargerai le capitaine d'Assas de les voir aujourd'hui même.

— Cette démarche ne peut avoir qu'un bon résultat, dit le marquis qui était redevenu sombre; faites comme vous l'entendez, mon cher comte, je m'en fie à votre amitié."

Il se promena quelque temps, plongé dans des réflexions douloureuses; puis, s'arrêtant devant M. de Rochambeau qui attendait ses derniers ordres :

"Il le faut, dit-il, en cherchant en vain à dominer son émotion, la loi sera la plus forte. Comte de Rochambeau, faites prévenir le major-général que demain se réunira le conseil de guerre; il sera présidé par le marquis Perusse d'Escars, colonel de Normandie. Il sera composé d'officiers pris dans les différents corps d'infanterie présente à Cologne, à l'exception d'Auvergne et de Piémont. Ce conseil aura à appliquer l'ordonnance du roi sur le duel, dans toute sa rigueur et telle que sa conscience le lui dictera. Lorsque j'aurai fait mon devoir de général, ajouta le marquis, retenant à peine ses larmes, je ferai mon devoir de père, en m'adressant, s'il est nécessaire, à la clémence de Sa Majesté."

M. de Rochambeau se retira. D'Assas sortit en même temps pour s'occuper de la mission dont il était chargé.

M. de Castries, resta près de son neveu qu'il ne quitta que vers le soir, se faisant répéter sans cesse les détails de la scène de la *Lust-hauss* et cherchant à se prouver à lui-même que le mot qui pouvait sauver son fils avait été prononcé. Lorsqu'il se retira, sa douleur était calmée; prenant comme il arrive souvent, son propre espoir pour la réalité, il lui paraissait impossible que le roi, à défaut des juges, ne fit pas grâce à tant de jeunesse et de courage.

(A continuer.)

**UN PAIR D'ANGLETERRE.**

Je venais d'être reçu avocat. Mon père était, depuis bien des années, intendant de lord Dauvers. Pour moi, mes études m'avaient tenu éloigné du château, mais, je n'avais jamais oublié le dévouement que mon père avait voué à cette antique famille. Je voulais attendre la belle saison pour me présenter avec mon nouveau titre d'avocat à lord Dauvers, et lui demander son puissant patronage, lorsque je reçus une lettre fort pressante de mon père, qui m'invitait à ne pas retarder la visite que je devais rendre à Sa Seigneurie, et à la part de lord Dauvers, lui-même qui m'écrivait.

Milord n'avait pris ce nom et ce titre anglais que l'année précédente à la mort d'un parent, chef de la branche aînée de sa famille; mais, vingt ans auparavant, il avait déjà succédé à son frère comme lord Alton d'Alton, et à sa pairie irlandaise. Il résidait maintenant dans l'île d'Axholme, vieux séjour de ses ancêtres. Il n'avait qu'un fils; il avait perdu sa femme et plusieurs enfants avant de prendre le titre de lord Dauvers.

Je partis immédiatement. Je savais déjà par mon père que lord jouissait peu de sa grande fortune, et menait une vie triste et solitaire au milieu de ses richesses. On vantait sa générosité, mais il ne paraissait trouver aucune consolation aux chagrins profonds qu'il avait éprouvés.

Je ne connaissais pas encore sa nouvelle résidence; c'était un château gothique, construit sous Edouard Ier par un baron de Mowbray; le parc était rempli de daims, et une avenue menait à l'entrée principale du château. Les fenêtres, pour la plupart, ressemblaient à celles d'une cathédrale, et le vestibule était vaste; un grand escalier de pierre conduisait aux étages supérieurs, et tout annonçait la résidence de l'un des plus anciens barons d'Angleterre.

Mon père, dès que je fus arrivé, me

prévit qu'il allait me mener dans le cabinet de lord Dauvers. Peut-être celui-ci voulait-il me consulter en ma nouvelle qualité d'avocat. Mon père, avant d'avertir Sa Seigneurie de ma présence, crut devoir me donner quelques détails sur celui devant lequel j'allais paraître. Fils cadet, il ne semblait pas d'abord destiné à une aussi haute fortune. Sous le nom de capitaine Herbert, il avait dans sa première jeunesse servi avec son frère aîné, lord d'Alton, contre les Turcs, sous les ordres du prince Eugène. C'était bien tôt après que lord Alton avait été tué en duel à Vienne et que le capitaine, qui succédait au titre irlandais de son frère, était revenu prendre possession de son héritage.

Son caractère, depuis cet événement, avait toujours été grave et enclin à la mélancolie. Il s'était marié pour mettre un nouvel intérêt dans une vie d'isolement, qu'il semblait ne pouvoir plus supporter. Sa femme était belle, accomplie, pleine de douceur et de patience; son mariage avait été béni par la naissance de plusieurs enfants. Cependant la même tristesse le poursuivait toujours. Quand il eut perdu sa femme et que tous ses enfants furent morts les uns après les autres, à part un seul fils, son caractère devint plus sombre encore, et l'on avait pu craindre quelquefois que sa raison ne s'égarât.

Après que mon père m'eut donné tous ces détails sur lesquels, dans ses lettres, il s'était moins étendu, il m'introduisit dans la salle qui servait de bibliothèque à lord Dauvers et me laissa avec lui.

Lord Dauvers était assis devant un bureau couvert de livres et de papiers. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années, et ses cheveux commençaient à grisonner. Il y avait en lui quelque chose de martial; et l'on voyait qu'il avait mené la vie des camps. Gracieux de sa personne, le caractère de sa physionomie était noble et imposant; mais une sorte d'anxiété se peignait dans ses regards.

Dès que mon père fut sorti, lord Dauvers, qui, sur-le-champ, m'avait appelé de mon nom de baptême, Edouard, me fit asseoir en face de lui.

Il me rappela qu'il m'avait vu petit

enfant, et il ajouta que, de loin, il avait toujours suivi avec intérêt les progrès que j'avais faits dans mes études. Maintenant que j'étais avocat, il espérait trouver en moi des lumières unies à un dévouement dont il me doutait pas. Et, certes, lord Danvers avait raison de ne pas douter de mon dévouement; je n'eusse pas été disposé à le servir pour lui-même, que je l'aurais fait à cause de mon père; et j'aurais fait à cause de mon père, non parce qu'il m'était si bon.

Le comte avait de grandes propriétés en Irlande, dont il m'entre tint d'abord; cela ne m'étonna point; il était tout simple, qu'il voulût me consulter, comme avocat, sur certaines questions légales; et j'allai me parler d'un voyage qu'il pourrait me demander de faire en Irlande, et aux questions qu'il m'en posait, je n'ai pu s'en bien tôt qu'il étudiait mon caractère, comme s'il avait voulu sûrement que j'étais digne de sa confiance.

Pendant que je parlais, je vis qu'il lui était difficile de suivre mes réponses avec une attention soutenue; son œil dit qu'une pensée, qu'il ne pouvait écartier, obsédait son esprit; un nuage passait tout à coup sur son front, et le désespoir venait avec une expression navrante; et crispait ses traits; il se levait de son fauteuil; ses regards avaient quelque chose de vague, presque de gâché; il se promenait à grands pas dans la chambre, où je me trouvais avec lui, et il joignait les mains d'une profonde tristesse; et tous ces symptômes.

J'étais frappé d'étonnement, et de pitié; cependant, j'affectais de regarder les superbes tableaux suspendus aux murailles de la salle; et je ne pus m'empêcher de percevoir de temps en temps.

Je le revis souvent ainsi ces journées suivantes; et mon père me donna des détails sur les affaires que je devais avoir à traiter en Irlande; et je n'y rendais, comme lord Danvers en avait exprimé l'intention, que de vagues réponses.

Un jour que je me promennai dans le parc, j'aperçus dans la grande avenue un jeune garçon accompagné d'un homme d'un âge mûr, qui me sembla son précepteur. Il revenait d'une longue excursion; comme je l'apprenais bientôt, et à peine avais-je eu le temps de l'apercevoir, que j'entendis marcher derrière moi; c'était lord Danvers, qui sortait

d'une allée voisine; et celui qui, d'un air heureux qui ne lui était pas ordinaire, courait presque au devant de son fils.

— Cher enfant! lui dit-il en l'embrassant avec une vive tendresse, mon George!

Et puis un moment craintif vint assombrir ses traits; et j'glacé sur sa physionomie l'expression du bonheur qui semblait ne pouvoir s'y arrêter. Mais il est vrai que cet enfant, dont la figure était charmante, ne semblait pas faible et délicat; comme il le paraissait, destiné à une longue carrière; avec un pâle air, qu'une teinte rosée colorait à peine, avec ces beaux yeux un peu tristes, passerait-il jamais de l'enfance à la jeunesse? Il avait onze ans, et quand le père me se hâtait point de détourner ses regards de ce doux et pâle visage, ses yeux se remplissaient de larmes; et il y avait déjà plus d'un mois que j'étais au château de Milwood, et que je voyais journalièrement lord Danvers; il était toujours question de mon voyage en Irlande; et je m'attendais plus que les dernières instructions lorsqu'il me fit appeler dans la vaste bibliothèque qui lui servait de cabinet; et là, lord Danvers me dit-il après m'avoir regardé avec une expression de physionomie que je n'oublierai jamais; l'étude des lois a formé ton esprit; je crois qu'elle t'a rendu plus ferme, plus grave, toute particulière ce caractère positif et pratique; qui assure un succès dans les affaires les plus sérieuses; quelquefois les plus difficiles; et un avocat est un homme d'honneur auquel on peut confier les plus grands secrets.

— Qu'allait-il me dire, lord Danvers? Je m'efforçais de lui cacher la surprise que je commençais à ressentir; et je n'eus que le temps de dire: — X avait-il donc un secret qui pesait depuis longtemps sur son esprit?

— Au moment où il s'appretait à me parler, on entendit dans le vestibule la voix douce et vibrante de son fils qui se rendait à la salle d'étude; avec son précepteur; lord Danvers prêta l'oreille; et parut écouter avec plaisir cette voix enfantine, dont la fraîcheur faisait penser au printemps de la vie; comme les premiers chants des oiseaux annoncent les premiers beaux jours; et puis lord Danvers pâlit; on eût dit qu'il craignait

que cette voix ne s'éteignit bientôt dans le silence du tombeau, comme elle venait de se perdre dans les vastes corridors du château gothique!

— « Il me faut aller en Irlande, dit-il, quand il fut remis de l'émotion qui venait d'éprouver, il me prit la main et me regardant avec une fixité qui m'étonna de plus en plus :

— « Edouard, ce n'est pas en Irlande que je veux vous envoyer, me dit-il, c'est sur le continent; j'ai une autre mission à vous confier que celle dont on charge un homme d'affaires; c'est à votre cœur que je viens m'adresser. J'ai là un poids, ajouta-t-il, en mettant la main sur sa poitrine, dont il faut enfin que je me soulage; et, au moment où, pour prévenir un grand malheur, je dois vous découvrir un secret qu'aucune seule personne au monde connaît, j'éprouve je ne sais quelle triste satisfaction à m'accuser, ou, j'aime à accuser, Edouard, même devant un jeune homme comme vous, d'un crime que j'ai commis! »

Il vit que je changeais de visage.

— « Oui, Edouard, d'un crime! Les catholiques se confessent; eh bien! il me semble, en ce moment, quoi qu'il arrive du récit que je vais vous faire, que les catholiques ont raison! J'ai besoin, pour le succès de la mission dont il s'agit, d'un homme jeune, intelligent, honnête, énergique, dévoué: voilà pourquoi, Edouard, je vous ai choisi! A la perspicacité de l'homme de loi il faut que vous joigniez une décision de caractère qui appartient à votre jeunesse et à votre nature; que j'ai pu juger, dans nos longues conversations, et puis, votre famille m'a toujours été dévouée; je compte donc sur vous comme j'ai toujours compté sur votre père; je vous donne, par cette mission, comme je la lui donnerais s'il avait votre âge :

— « Je ne vous ferai pas, Edouard, des demi-confidences; si je ne vous en disais pas tout, je vous le répète, vous ne pourriez remplir mes intentions :

Mon étonnement, mon effroi presque, ne faisaient qu'augmenter; j'eus quelques moments d'hésitation; ma curiosité était vivement surexcitée, mais je

craignais d'en trop savoir; Et, un moment, au reste, la fatigue ou le péril du voyage qui m'était proposé, Lord Dauvers n'avait rien jugé comme je l'étais et dévoué à sa famille, je ne craignais rien, quand il s'agissait de lui donner des preuves de dévouement; Je savais que mon père, pour lequel j'avais tant de vénération :

— « Mon désir, reprit-il, est que vous découvriez une personne dont je vous parlerai. Je suis sûr, qu'après il avoir découvert vous ne vous servirez pas du succès de vos démarches pour me nuire, et je ne prétends pas non plus vous obliger à porter aucun préjudice à cette personne dans la situation où vous la trouverez. Ces paroles sont énigmatiques, n'est-ce pas? Vous en comprendrez bientôt tout le sens :

— « J'avais un frère, vous le savez; il a été tué en duel à Vienne lorsque nous servions, l'Empereur, lui et moi, contre les Turcs. Il n'avait qu'un an de plus que moi. On vantait alors sa taille et sa figure, mais il n'y avait pas de comparaison à établir entre mon frère et moi. C'était aussi un noble cœur que celui d'Arthur; il l'emportait sur moi en toute chose; plein d'intelligence et de courage, il se faisait aimer et admirer; mais, pour quoi excitait-il ma jalousie? Mes parents y avaient certainement contribué; Arthur était leur préféré, leur favori. Comme, hélas! il devait jouir de tous les biens; il était déjà maître du premier de tous, leur affection. Quant à moi, ils s'occupaient fort peu de ma personne; et, tandis qu'Arthur était toujours avec eux, on me laissait aux soins des domestiques! »

— « Ah! monsieur Richard, me dirent ceux-ci, qu'il est beau d'être l'aîné! Votre frère aura toute la fortune de vos parents, on l'appellera milord; il aura ce château et l'hôtel de Dublin. Quant à vous, que deviendrez-vous? On n'en sait rien. Peut-être serez-vous ministre dans quelque paroisse; peut-être le chapelain de votre frère! »

— « Je pensais à tous ces propos de domestiques, et j'y revenais sans cesse avec l'amertume. Que mon frère n'est heureux? me disais-je, douze mois peuvent donc faire une telle différence!

Arthur est destiné à l'existence la plus brillante; je ne dois m'attendre qu'à une vie obscure, vivre inconnu, mourir inconnu, tel était mon avenir!

Je travaillais avec beaucoup de suite et de persévérance sous les maîtres qui me furent donnés, et si Arthur avait une remarquable facilité, si l'étude était pour lui un plaisir et presque un jeu, j'avais cette puissance et cette persévérance de travail qui surmontait les plus grands obstacles: je savais vouloir; et c'est souvent savoir apprendre.

A quatorze ans mon frère tomba dangereusement malade. Quoique l'on fût à l'époque la plus chaude de l'été, nous quittâmes la campagne pour Dublin où l'on espérait trouver les secours de la médecine; mais l'état de mon frère était devenu de plus en plus grave, et un instant il fut condamné par les médecins. Enfin la force de sa constitution l'emporta, et il se rétablit.

L'épreuve en avait été vive et poignante pour moi.

Peut-être, m'étais-je dit d'abord, c'est moi qui maintenant serai l'héritier, c'est moi qui serai milord, moi qui aurai le château à la campagne et l'hôtel à Dublin, qui serai membre de la pairie irlandaise, et, qui sait? de la chambre des lords d'Angleterre. Et la mort de mon frère s'offrait à ma pensée comme le but même de mes espérances!

Mais, quand nous fûmes à Dublin et qu'Arthur parut à la dernière extrémité, je fis d'autres réflexions. Il y a dans la mort quelque chose qui tempère les passions les plus vives, l'ambition comme les autres.

Je demandai qu'on me laissât près du lit de mon frère, et on y consentit. Il y avait une semaine que je ne l'avais vu. Oh! il était bien changé! Ses joues étaient d'une pâleur mortelle, et son regard avait quelque chose d'effrayant.

Arthur, mon cher Arthur, lui dis-je, comment te trouves-tu?

Richard, me répondit-il, est-ce toi? où a-tu donc été? Il y a tout temps que je ne t'ai vu. Je crois que je vais mourir; mais je t'aimerai toujours. Jamais nous n'avons eu de querelle ensemble. Que Dieu te bénisse! Donne-

moi la main...

Et il la serra... Sa main était froide...

A dater de ce moment, mes idées changèrent ou parurent au moins changer. J'eus horreurs des pensées qui s'étaient un instant offertes à mon esprit comme d'un véritable crime: je demandai à Dieu la guérison de mon frère. Mes parents avaient peu tendres pour moi, mon précepteur bien sévère; Arthur, lui, m'avait toujours aimé; il avait le cœur le plus bienveillant et le mieux placé. Nous grandîmes à côté l'un de l'autre, nous aimant sans doute, mais jamais je ne pus oublier cependant qu'il était né pour la fortune, et que moi je n'avais pas d'avenir.

Arthur résolut de suivre la carrière militaire, qui était dans ses goûts; je ne voulus pas séparer ma destinée de celle de mon frère, quoique je n'eusse pas le même enthousiasme que lui pour cette profession. Quelque temps après la guerre éclatait entre l'Autriche et la Turquie; nous obtînmes du gouvernement la permission de prendre du service sous les ordres du prince Eugène, et, comme nos ancêtres du moyen âge, nous allâmes combattre les infidèles.

Peu de temps avant notre départ mon père était mort, et nous avions perdu ma mère l'année précédente. Mon frère eut quelques formalités à accomplir pour entrer en possession de son titre et de sa fortune, et nous quittâmes l'Irlande.

Je ne veux point raconter ici la brillante campagne de 1717 et la bataille de Belgrade perdue par les Turcs. Mon frère s'y distingua beaucoup; cette victoire décida du sort de la guerre.

Mais les Turcs, quoique battus, désolaient encore la campagne par leurs fréquentes incursions, et Arthur, avec les troupes qu'il commandait, venait au secours des malheureuses populations décimées par ces barbares. Il n'était pas de cœur plus généreux que le sien, et c'était lui que, de préférence, on chargeait de ces missions.

Un jour que nous revenions d'une de ces expéditions sur les rives de l'Anna, nous vîmes tout d'un coup sortir d'une forêt voisine une jeune fille d'une rare beauté, poursuivie par deux

cavaliers terces. Ils l'atteignaient presque et allait la faire prisonnière quand ils nous apperçurent. Comme nous étions au nombre de trente, ils ne songèrent plus qu'à fuir. La jeune fille, se voyant délivrée de ses ennemis, poussa un cri de joie et s'évanouit.

« Nous volâmes à son secours : elle fut longtemps avant de reprendre ses sens ; quand elle ouvrit les yeux, ce fut pour les refermer bientôt. Où était-elle ? Elle paraissait l'ignorer, ses regards n'exprimaient que l'égarément et la crainte. Elle retomba trois fois dans le même état d'immobilité, dont il semblait qu'elle ne pouvait sortir ; elle était d'une pâleur effrayante, et un mouvement convulsif crispait ses traits.

« Cette jeune fille ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans ; ce qui nous frappa d'abord ce fut la grande régularité d'un visage qui rappelait le type des plus belles statues grecques ; rien de plus noble que sa physionomie, et il était facile de voir que nous avions sous les yeux l'héritière de l'une des premières familles de cette race malheureuse sous laquelle pesait le joug des Osmanlis.

« Plus d'une heure s'écoula avant que la circulation du sang reprit chez elle son cours ordinaire, et que la mémoire lui revînt.

— « Mon père ! où est mon père ? s'écria-t-elle, je veux voir mon père !

« Elle cherchait à nous fuir, mais sa force ne répondait pas à l'énergie de sa volonté ! Elle fut forcée de s'arrêter après quelques pas ; au moment où elle allait tomber, mon frère la soutint, et s'efforça de la consoler avec ces paroles qui viennent du cœur, et qu'il trouvait si facilement dans le sien. Il lui offrit de l'accompagner du côté où elle croyait trouver son père. Elle nous conduisit vers une caverne creusée dans le roc.

« Nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée de cette caverne : un vieillard y gissait avec une profonde blessure dans la poitrine ; mais ce n'était plus qu'un cadavre. Une femme, jeune encore, était tombée évanouie sur le corps du vieillard. Cet homme et cette femme étaient le père et la mère de la fille que nous avions sauvée. Les Turcs avaient massacré le vieillard, et ils

poursuivaient sa fille au moment où nous étions arrivés.

« Je n'insisterai pas sur des détails, qui n'importe pas à cette histoire ; qu'il me suffise de dire que la jeune Grecque à laquelle nous avions sauvé la vie s'appelait Irène, son père Colocotroni, et qu'ils appartenaient à la race des Mainotes, qui croient descendre des anciens Spartiates.

« Colocotronie avait espéré délivrer ses compatriotes et la Grèce entière en appelant les Vénitiens au secours de son pays ; mais le joug de Venise avait paru encore plus intolérable à la Grèce que celui des Turcs. Ceux-ci étaient rentrés en possessions de ce pays, et menaçaient l'Europe : de là cette dernière campagne. Trop connu par son patriotisme, le père d'Irène avait dû à son nom seul de périr dans cette guerre, à laquelle il était étranger.

« Nous recueillîmes la veuve et l'orpheline ; elles suivirent dans une voiture que mon frère leur avait procurée, la marche de nos cavaliers. Ces deux femmes malheureuses n'avaient plus que lui pour protecteur. C'est à peine, si, dans l'excès d'une douleur trop légitime, elles s'apercevaient d'un dévouement que leur infortune lui avait d'abord inspiré.

« Mais Arthur, soit en personne, soit en se faisant suppléer par un serviteur, qui avait toute sa confiance, un nommé Glouderley, qu'il avait amené d'Angleterre, ne cessait pas de veiller sur la mère et sur la fille.

« Glouderley était un de ces caractères à part qui peuvent beaucoup pour le bien ou pour le mal, et la suite de ce récit vous apprendra pourquoi j'entre dans quelques détails à son sujet.

« Un ami, entre les mains duquel il avait placé tout ce qu'il possédait, abusant de sa confiance avait aventure et perdu dans une spéculation les deux cents livres sterling qui étaient la fortune de Glouderley. Celui-ci, mis en prison pour cet ami, qui s'était sauvé après avoir abusé de la signature de Glouderley, n'avait plus oublié ce qu'il regardait comme une trahison ; il en voulait à l'espèce humaine, dans sa misanthropie, du malheur qui lui était arrivé, et malgré la bonté de mon frère qui était

venu à son secours, qui lui avait la porte de sa prison, il s'était fait un système d'égoïsme qui n'était que la suite de la rancune de ce qui lui avait souffert. Était-ce un homme tout à fait dépravé par cette égoïsme même ? Je ne crois pas avoir le droit de le dire, et l'histoire que j'ai à vous raconter vous donnera des lumières à cet égard.

« Dès que nous fûmes à Vienne, mon frère pourvut avec une générosité qui lui était naturelle à l'existence des deux fugitives, qui malgré le nom de Colocotroni, se seraient trouvées, sans lui, privées de toutes ressources. Sa délicatesse eut recours à mille moyens pour leur faire accepter des secours, qu'il prétendait leur offrir en attendant que le gouvernement impérial eût pris une résolution à leur égard.

« Mais, tandis qu'Arthur cherchait à la mère et à la fille une retraite dans les environs si pittoresques de Vienne, la veuve de Colocotroni, profondément ébranlée par la perte qu'elle venait de faire, tomba malade et succomba bientôt. La scène de son mari massacre devant elle lui avait laissé une impression que rien n'avait pu effacer.

« Plus Irène se trouvait malheureuse, abandonnée, seule au monde, plus elle devait compter sur la protection d'Arthur, mais mon frère, en songeant au genre d'appui qu'il pouvait donner à une jeune fille si belle, sentit bientôt qu'après la perte de sa mère il n'y en avait qu'un seul qu'il pût lui offrir : c'était celui de son nom.

« Il y avait déjà longtemps que le cœur d'Arthur le disposait à cette démarche, mais la douleur si profonde d'Irène, absorbée dans la double perte qu'elle venait de faire, semblait l'éloigner de toute idée de mariage.

« Ce mariage devait se faire cependant, et il se fit, car la reconnaissance d'Irène pour Arthur était profonde, et les soins pieux qu'il avait eut de sa mère parlaient au cœur de la jeune fille.

« C'est ainsi qu'un riche lord de la Grande-Bretagne épousa l'héritière d'un sang illustre, exilée de son pays et réduite à la pauvreté.

« Le mariage de lord Alton de la belle Irène eut lieu dans la chapelle

de l'ambassade d'Angleterre, à Vienne, au printemps de l'année 1718, six mois après la mort de la mère de la jeune fille, et cette union, du reste parfaitement assortie, reconcilia Irène avec une existence qui, après la mort de son père et de sa mère, lui était devenue à charge ; seulement elle aimait encore la retraite, et elle craignait le grand monde, tant elle avait conservé de mélancolie, malgré l'affection profonde que lui inspirait Arthur.

« Quand à mon frère, jamais il n'avait été si heureux. Il se sentait le cœur si léger qu'il ne redoutait plus aucune épreuve dans la vie, et qu'il attendait avec la sécurité du bonheur le moment où Irène, qui allait bientôt devenir mère, lui donnerait un nouveau gage de cette félicité que rien ne paraissait pouvoir troubler.

« C'était le moment du carnaval, époque de fêtes et de plaisirs qui commençait à Vienne le 6 janvier et continuait jusqu'au carême. Il n'y a alors que réunions, balles, redoutes comme on dit en Allemagne.

« Les femmes qui se rendent à ces fêtes publiques sont, pour la plupart, masquées ; mais les hommes, en grande majorité, ont le visage découvert. Les jours principaux, surtout le dernier jour du carnaval, l'empereur et sa cour prennent part à la fête et traversent les salles ; ceci a lieu au commencement de la soirée, et, dès que la famille impériale est sortie, chacun se livre au plaisir de la fête, mais dans les limites cependant d'un certain décorum.

« Déjà lord Alton avait assisté plus d'une fois à ces soirées de carnaval avec des officiers qui avaient servi comme lui contre les Turcs dans la dernière campagne. Le 18 janvier, il y rencontra un certain signor Fabroni, jeune Vénitien de haut rang. A côté de la grande salle de la Redoute se trouvent plusieurs chambres, moins grandes, où des tables sont dressées pour le souper. Ces tables peuvent réunir quinze ou seize convives. C'est ainsi qu'Arthur et Fabroni se rencontrèrent sans se connaître.

« La conversation qui s'engagea entre eux, tomba sur la dernière guerre qui s'était terminée par la paix de Passarowitz. La cause première de la guerre avait été l'agression des Turcs, qui s'étaient emparés de la Morée en pleine paix, et en avaient chassé les Vénitiens, qui depuis trente ans environ étaient maîtres de cette partie de la Grèce; quand l'empereur d'Allemagne, après avoir remporté les plus grands succès sur les Turcs; eut pris possession de Bülgrade et de Tömésvar; il fit, sans aucune stipulation dans l'intérêt de la république de Venise.

« Fabroni en voulait donc comme Vénitien à la politique impériale, et il ne pouvait en parler sans colère.

« C'est à l'été de cette époque, en effet, que la Morée a été regardée comme partie intégrante des États du Grand Seigneur.

« Le caractère du Vénitien était plein d'orgueil et de violence; cependant il gardait encore assez de mesure pour ne pas attaquer le gouvernement impérial; d'une manière directe dans Vienne même; et, quoique ce gouvernement fut l'objet réel de son ressentiment, il le faisait retomber sur les Grecs.

« Fabroni et d'autres Italiens étaient assis à l'une des tables dont j'ai déjà parlé, mon frère et moi, avec d'autres amis, à celle qui se trouvait en face.

« Fabroni, qui parlait très haut, représenta les Grecs comme une race dégénérée, avilie, indigne de ses glorieux ancêtres, de Miltiade et de Léonidas, dont les grands et immortels souvenirs écrasaient de lâches descendants. Il soutint que les Grecs modernes n'étaient que des marchands, sans bonne foi, hommes de ruse et de mensonge. Il finit en disant qu'un peuple qui ne savait pas se défendre méritait l'esclavage.

« Lord Alton, avec la modération qui lui était habituelle, fit des observations pleines de justesse à Fabroni. Malgré leurs malheurs, il montra les Grecs impatients du joug, et aspirant toujours à recouvrer leur indépendance. Il loua cette rare intelligence, cet esprit vif et prompt qui ne leur avaient pas fait défaut, et, quand à l'énergie dont Fabroni

leur reprochait de n'avoir pas donné de preuves, il fit le portrait de l'homme sage qui, dans les moments difficiles, prend sur lui de temporiser, d'attendre l'occasion favorable, et de préparer par sa prudence, un succès qui lui fait souvent obtenir plus tôt qu'il arracher. En parlant de cette manière, il pensait à Colocotroni, à son frère et à son fils, et Fabroni, qui l'avait écouté avec impatience, les paroles de mon frère, résistait, pour ainsi dire, à l'idée de lord Alton.

« Les hommes sages appelleraient d'autres noms ceux qui de-

libèrent et se réservent quand le moment de combattre est venu. Voyez Colocotroni.

« Nous sommes venu à sa voix, nous avons chassé les Turcs, eh bien, qu'en est-il résulté? Il s'est mis du côté des mécontents qui faisaient de l'opposition aux libéraux de son pays.

« Et lorsqu'il y a trois ans, les Turcs ont attaqué la Morée, lui et ses compatriotes se sont tenus à l'écart, ils ont montré par leurs actes, que suivant eux, le gouvernement de la république de Venise ne valait pas mieux que celui des Turcs. Mais le traître a été puni, et il est mort victime de sa perfidie; les Turcs eux-mêmes ont fait justice de lui.

« Rien de plus inique que les reproches dont Fabroni voulait flétrir la mémoire de Colocotroni; si le pouvoir de Venise était tombé en Grèce, c'était la fuite de Venise elle-même, et Colocotroni n'avait pas plus fait à cet égard que la grande majorité de ses concitoyens; mais Fabroni s'attaquait à lui comme au plus illustre des Grecs.

« Ses invectives étaient devenues si directes et si sanglantes que l'indignation de mon frère était arrivée à son paroxysme. Son affection pour Irène n'avait fait que s'accroître depuis leur mariage, et ce lien sacré lui rendait naturellement cher le nom de Colocotroni, dont la mémoire était pour lui celle d'un père. Attaquer Colocotroni, c'était attaquer Irène elle-même.

« Lord Alton, si calme ordinairement n'était plus maître de lui-même. Il se leva une ou deux fois. Il s'efforça d'interrompre Fabroni et de changer le cours de la conversation, mais il n'y



réussit point. Enfin il donna tout démenti direct au Vénitien, et, celui-ci l'ayant relevé avec arrogance, il le frappa au visage.

Personne ne s'était attendu à un tel accident. Les salles où nous étions étai-ent soumises à la police des palais impériaux; et tout acte de violence personnelle qu'on y pouvait commettre était une offense à l'empereur. La fureur de Fabroni ne savait s'exprimer et ses amis eurent une peine extrême à l'empêcher de répondre à la violence. On parvint enfin à faire sortir Fabroni et lord Alton pour des portes différentes.

IV.

« Un duel allait avoir lieu.

« Dès le premier moment, lord Alton, en subissant ce triste et coupable préjugé qui, cherche dans le sang versé une réparation à l'insulte faite ou reçue, était convaincu qu'il succomberait dans la lutte. Il passa la nuit qui précéda sa rencontre comme le criminel qui doit se lever le matin pour aller à la mort.

« La pensée, qui, dans ce monde, occupait le plus l'esprit et le cœur de lord Alton était celle d'Irène: il était son unique appui. Elle avait retrouvé en lui tout ce qu'elle avait perdu. Que deviendrait-elle après lui? Il songeait aussi qu'Irène allait bientôt devenir mère.

« Alton se rendit à la charmante résidence de Briel, pour voir Irène une dernière fois. Il ne pouvait qu'avec peine lui dissimuler sa tristesse. Il lui dit qu'il était forcé, pour une affaire inattendue, de se rendre à Saltzbourg, mais que cette affaire serait bientôt terminée. Il l'encouragea à prendre patience, et ajouta qu'une séparation aussi courte ne devait point l'affliger.

« La pauvre Irène ne se doutait aucunement du malheur qui la menaçait.

« Elle lui demanda, d'où venait l'air si solennel qu'il avait en lui parlant. Il répondit que c'était la première fois qu'il se séparait d'elle; mais il avait tant de peine à lui cacher la vérité, qu'il se trouva bientôt forcé de fuir sa présence pour ne pas se trahir devant elle.

A continuer.

## AVIS DES ÉDITEURS.

M. H. Hébert ayant donné sa désignation comme Imprimeur-Gérant de

notre publication, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. J. B. Bourdeau a bien voulu accepter cette charge. Toute lettre ou communication devra être adressée à ce

Monsieur.

Montréal, 10 Avril, 1866.

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque

mois. Prix de l'abonnement: un an \$1,

un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement à M. J. B. Bourdeau, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:

M. Z. Chapeau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. L. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadioux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinonge.

« LE FEUILLETON » est en vente, au

dépôt de *Journaux*, de M. W. Dalton,

coin des rues Craig et St. Laurent.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.